—Allons, fais voir à Sa Majesté que tu sais parler.

Et l'enfant, riant et frappant les mains l'une contre l'autre, bégaya doucement ce mot : *Vive l'Aperreur !*

Depuis ce jour, Jacques fit beaucoup de voyages : il revint à Paris, alla à Madrid, retourna à Vienne, poussa jusqu'à Moscou et accompagna Napoléon jusqu'à l'île d'Elbe. Jacquot était de toutes les campagnes, tantôt mesurant son petit pas sur les grandes enjambées des grenadiers de la garde, tantôt porté avec les bagages, quelquefois à califourchon sur le sac du grognard. Il avait un petit sac, un bonnet de police, qu'il mettait déjà sur l'oreille, et jouait du fifre comme un rossignol ; et Jacques, qui aimait et honorait Napoléon, comme on aime sa mère et son pays, avait appris à Jacquot à l'aimer et à l'honorer de même. Cependant le grenadier était bien embarrassé de la façon dont il ferait porter la cocarde à l'enfant : mais une idée lui vint de l'enfermer dans un médaillon qu'il suspendit à son cou, en lui disant :

—Ecoute, Jacquot, tu feras ta prière du soir et du matin sur cette relique, ou je te fais manger ta bouillie sans souffler dessus.

Ce qui fut dit fut fait, et pendant huit ans, soir et matin, Jacquot s'agenouillait devant sa cocarde, priant pour son père Jacques et pour l'Empereur.

Ce temps, ces huit années, suffirent pour faire monter la France au comble de la gloire et de la puissance, et pour la plonger dans les plus affreux revers. Napoléon fut exilé à Saint-Hélène, et l'armée fut licenciée. Le pauvre Jacques fut renvoyé comme les autres, avec ses trois chevrons, sa croix et son pauvre Jacquot. Louis, qui avait alors neuf ans, et qui commençait à comprendre le malheur, m'a bien souvent raconté que ce qui le frappait le plus, c'était de voir son brave père, qui avait fait, quelques mois avant, des marches forcées de quinze à vingt lieues par jour, le fusil, la giberne et le sac sur le dos, tomber presque mourant de fatigue au bout de quelques heures de route, à présent qu'il ne portait plus qu'un petit paquet de hardes et un misérable bâton ; il s'affaiblissait chaque jour.

Souvent il passait les nuits dans de pauvres étables ; Jacquot ramassait des brins de paille que laissaient traîner les garçons pour en couvrir le vieux grenadier. Il veillait chaque nuit et lui donnait la moitié des morceaux de pain qu'il obtenait de la charité des maîtres d'auberge. Mais enfin la faiblesse de Jacques devint si grande, qu'ils furent forcés de s'arrêter dans une hutte abandonnée, où le malheureux soldat, vaincu par la douleur, laissa échapper comme malgré lui ces mots :

—Jacquot, un peu d'eau-de-vie, où je meurs.

Le pauvre enfant se mit à pleurer de toutes ses forces, puis il alla se mettre sur le bord du chemin, et essaya de demander l'aumône ; mais il n'obtint rien, et il se désespérait tout à fait, lorsqu'une idée lui vint tout à coup, une idée comme le malheur en inspire ; il se mit à genoux, tira son médaillon de sa poitrine, et se mit à crier en sanglotant :

—Mon Dieu, mon Dieu ! donnez-moi de l'eau-de-vie pour le père Jacques !

Et il répétait sans cesse et en suffoquant à force de pleurer :

—Mon Dieu ! donnez-moi de l'eau-de-vie pour le père Jacques !

En ce moment, un monsieur s'approcha de Jacquot ; il interrogea l'enfant qui, à travers les larmes, lui raconta son histoire et finit par lui dire :

—Le père Jacques m'a défendu de jamais me séparer de cette cocarde ; il m'a dit qu'elle me protégerait, que c'était mon bien, et je me ferais couper un bras plutôt que de la perdre ;

cependant, si vous voulez m'en donner un sou, prenez-la ; j'achèterai de l'eau-de-vie au père Jacques.

L'étranger, attendri, répondit :

—Celui que tu as imploré a laissé en France quelques vieux soldats qui partageront ses bienfaits avec leurs vieux compagnons. Mène-moi près de Jacques. Et cet homme...

—Cet homme bienfaisant, s'écria le jeune officier de marine, en interrompant le récit de la femme du général, cet homme bienfaisant me prit dans ses bras, moi pauvre mendiant. Il fit transporter Jacques dans son château ; il le rendit à la vie, il lui assura une existence et me fit élever, moi orphelin, comme son fils, et chaque jour il m'accablait de ses bienfaits.

Et le jeune marin se prit à pleurer en disant ces paroles ; et comme le général et sa femme lui tenaient les mains, ses larmes roulaient sur sa belle figure, et le général s'écria à son tour :

—Tu ne finis pas l'histoire, Louis ; tu oublies de dire que je t'e promis de te rendre ta cocarde le jour où tu reviendrais avec une épauvette gagnée comme nous gagnions les nôtres ; et, vous le voyez, la cocarde est à son chapeau ; car Louis était à la prise d'Alger, et son capitaine, qui l'avait pris aspirant, me l'a renvoyé enseigne.

A ces mots, le brave général embrassa son fils adoptif. Nous étions tous attendris ; et le vieil officier murmura en essuyant ses yeux et sa moustache :

—Je l'avais bien dit que vous fonderiez tous en larmes !

FÉDÉRIC SOULIÉ.

LA TOMBE CHAUDE

Torride implacablement sur les vastes dunes nues de Soulac, le soleil jaune fouillait les sables, comme pour y enfouir ses rayons, et toute la plage, pailletée d'or, étincelait, ardente, le long de la grande mer bleue. Sur les sommets du rivage, quelques pins maigres effilaient vers le ciel sans fond leurs têtes brûlées et les cigales rythmaient, haletantes, la lente pluie de feu qui cuisait le sol.

Un jeune homme rentrait de la mer—la mer, c'était dehors, a dit Hugo—et, las après une partie de pêche, il évitait de gravir les hautes collines de sable en passant dans les baies ouvertes et ravinées par le vent. Mais le soleil y était plus violent encore et la chaleur accumulée rayonnée, condensée, surchauffée par elle-même des ces évaselements de cratères, changeait la brise en souffle de flamme et les remblais sablonneux en murs de fournaise.

Tout à coup, il s'arrêta et s'épongea le front. Il essayait une sueur d'épouvante et le froid lui envahissait les os.

A deux pas de lui, le terrain avait un renflement géométrique en forme de cercueil. Une pelle gisait auprès du monticule, il distingua deux ortels qui dépassaient le sol et un mouchoir blanc jeté à l'endroit où devait se trouver la tête du cadavre. Un ensevelissement avait eu lieu là.

Mais le sable s'agita. Une main petite et blanche en sortit et une voix plaintive traversa le mouchoir.

—Marie, c'est toi ?

A cet appel, sur la dune, une grande jeune fille apparut, rougit d'apercevoir l'étranger, l'invita, d'un regard suppliant, à continuer sa route, et répondit :

—Oui, mignonne, c'est moi, dors.

Il comprenait et revenait de son émotion. Une malade prenait un bain de sable et cherchait à retrouver dans la terre brûlante la chaleur de la vie qui fuyait. C'était une mourante et non une morte. La rencontre n'était guère moins lugubre.

Et ce pauvre corps qui gisait, le jeune homme l'avait vu marcher, s'agiter, manifester joie, espérances, car il avait reconnu la jeune fille tout à l'heure appelée, la sœur de la moribonde sans doute, et toutes les deux étaient descendues, un mois déjà passé, à l'hôtel où il habitait.

Le lendemain, il eut des renseignements. Il vit la sœur aînée et la petite sœur malade. Petite ? Oui, mais plutôt frêle comme une enfant sans force, bien qu'elle eût vingt ans ! Pauvre poitrinaire aux yeux vivants et pleins d'âme, à la tête d'une beauté tendre, aux longs cheveux noirs qui retombaient sur l'inquiétude peureuse des épaules exhaussées. Le baiser qu'elle donnait aux joues fraîches de sa sœur devait être froid.

Celle-ci pleine de santé ressemblait à la malade et il était facile de deviner en voyant la beauté de l'une combien l'autre avait eu d'attraits.

Car le jeune homme bientôt apitoyé et curieux s'était lié avec Marie. Ils causaient ensemble pendant que la phthisique sommoillait. Il paraît que la jeune malade s'était amaigrie ainsi après la mort de quelqu'un qu'elle avait aimé.

—Est-ce qu'ils étaient fiancés ?

—Oui, monsieur.

—Où donc est-il mort.

—Là bas, confia Marie, tout bas pour ne pas réveiller la petite sœur apaisée près d'eux.

Et du doigt elle indiquait la grande ligne d'un bleu pâle, circulaire sur la mer floconneuse, au delà de laquelle encore bien loin, l'Océan baigne l'Amérique.

Marie ajouta :

—Chaque fois que je l'ensevelis, elle veut avoir les yeux tournés vers là-bas, là-bas où il est, et tout en s'assoupissant, elle regarde l'horizon et s'en emplit la prunelle.

Depuis quelques jours, elle a les yeux plus bleus qu'autrefois. Il y entre tant de ciel ! Ce n'est que lorsqu'elle dort, paupières closes, que je recouvre sa tête d'un mouchoir. Ah ! monsieur !

Et Marie pleurait.

Elle pleura quinze jours encore avant le dénouement fatal, et puis, l'an suivant, elle revint avec un sourire endolori sur cette même plage, appuyée au bras d'un homme jeune, auquel elle dit :

—Vous vous rappelez ? C'était là que je la mettais. Vous m'avez rencontrée là une fois quand je la gardais enterrée vivante. Pauvre sœur.

Ils marchèrent vers l'endroit sanctifié par le souvenir.

Du sable, que le vent de lui-même avait élevé en tertre, une nuée de papillons blancs, comme si les dernières pensées de la morte prenaient corps, s'envola vers l'Océan.

FERNAND LAFARGUE.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Pour protéger les armes contre la rouille.
—Un moyen sûr est de se servir du pétrole dont on passe deux couches sur l'arme, la seconde lorsque la première est sèche. C'est un isolant parfait qui peut durer plusieurs années.

Une autre recette consiste dans la friction des armes avec un chiffon de laine enduit d'une composition obtenue en faisant fondre ensemble, parties égales, des résidus d'huile d'olive et de suif.

Un sot a beau faire broder son habit, ce n'est toujours que l'habit d'un sot,